

Martine Delvaux, Philippe Bensimon, Marie-Claude Gagnon

Hélène Rioux

Numéro 129, printemps 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36840ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rioux, H. (2008). Compte rendu de [Martine Delvaux, Philippe Bensimon, Marie-Claude Gagnon]. *Lettres québécoises*, (129), 22–23.

☆☆☆ 1/2

Martine Delvaux, *C'est quand le bonheur?*, Montréal, Hélotrope, 2007, 160 p., 24,95 \$

Biographie d'une amitié

C'est une histoire douce-amère, mélancolique et parfois drôle, racontée par fragments, l'histoire d'une amitié entre un homme et une femme jamais nommés.

Mais ils n'ont pas besoin de nom, on voit très bien qui ils sont, d'une certaine façon, on les connaît, on leur ressemble. Ils se sont rencontrés à l'université, elle a d'emblée été attirée par lui, le lui a avoué, mais il vivait alors avec une autre, un amour qui n'a pas marché, comme toutes les autres par la suite, pour elle comme pour lui.

C'est elle qui raconte leur histoire. Elle dit, par exemple: «J'étais jeune. J'étais envahissante. Il craignait d'être fait prisonnier. Souvent il est parti, puis il est revenu et, au bout du compte, il est resté.» (p. 15) Et, plus loin: «Je ne sais pas qui il est, je n'ai peut-être jamais rien su de lui. [...] Il est mon ami imaginaire. Encore aujourd'hui, je continue de l'inventer.» (p. 50)

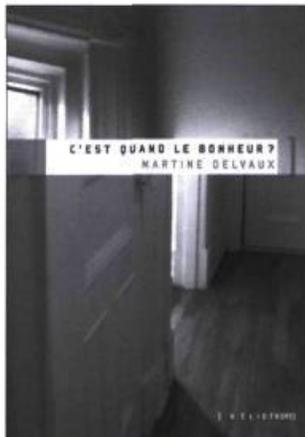


MARTINE DELVAUX



HÉLÈNE RIOUX

L'inventer? Tout sonne pourtant si vrai dans cette invention.



«Je ne sais que noter, dit-elle. Je ne porte en moi que des bribes de phrases, des restes, des bouts de ficelles volés.» (p. 7) Ainsi, pêle-mêle, ils partent en voyage et se retrouvent quand ils reviennent. Une fois, ils partent ensemble, en Europe, l'Espagne et la France. Ils se querellent à l'occasion, sans méchanceté, et se réconcilient toujours. Ils lisent ensemble: ils ont une prédilection pour Réjean Ducharme, elle aime Marguerite Duras, pas lui — il préfère Vian, Céline, Queneau, la Bible et le Coran. Il peint. Il est plutôt misanthrope. Ils vont dévorer des hamburgers et des frites dans des bouis-bouis aux banquettes en skaï orange. Ils font le tour des boutiques, s'offrent des cadeaux — des tee-shirts, un sans-fil, une boîte d'aquarelles. Il est son frère, elle est sa mère, ils sont parfois — pas très souvent — amants. Une famille reconstituée, comme elle dit. Au fil des pages, on apprend qu'il a eu une enfance malheureuse, qu'elle a une fille, qu'il en est le parrain, qu'il contracte une maladie intestinale douloureuse, qu'elle le visite à l'hôpital, qu'il ne mange plus que ce qui est bon pour sa santé. Ils n'ont pas de secrets l'un pour l'autre. «Il est le seul à avoir ainsi vu se dérouler ma vie. Il est le seul qui pourrait la raconter au complet.» (p. 86)

C'est sans rebondissements — et aussi sans prétention. Une suite de détails, comme des cailloux, des agates sur une plage, qu'on ramasse en marchant et qui brillent dans la main.

Pourtant, c'est irrésistible. L'irrésistible dans ce roman, c'est la petite musique, une musique en mineur, constante, sans une fausse note. C'est rare et c'est ce qui permet de reconnaître un véritable auteur. Et Martine Delvaux l'est, incontestablement.

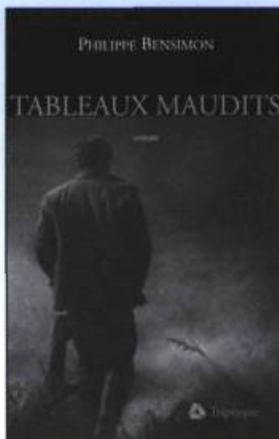
☆☆☆ 1/2

Philippe Bensimon, *Tableaux maudits*, Montréal, Triptyque, 2007, 174 p., 19 \$

Faussaires

J'ai toujours trouvé passionnantes les histoires de faussaires. Il suffit de penser à *Vérités et mensonges*, l'inclassable et merveilleux film d'Orson Welles.

On y rencontre Elmyr de Hory, ce génial Hongrois qui «réinventait» n'importe quel peintre — il se prétendait capable d'esquisser en dix minutes un Modigliani. Qu'est-ce qui donne sa valeur à un tableau? se demande-t-on. Est-ce la seule authenticité de la signature? Sa beauté en soi ne suffirait-elle pas? Les experts semblent d'ailleurs toujours en désaccord pour ce qui est de l'authenticité des œuvres. On raconte que des toiles jamais exécutées par tel ou tel peintre figurent pourtant dans leurs catalogues raisonnés. Et que la plupart des musées exposent, sciemment ou non, quantité de faux tableaux. En fin de compte,



se dit-on, comment savoir la vérité? Et, au fond, qu'ils soient vrais ou faux ne nous empêche pas de les admirer. «Ainsi en va-t-il de l'histoire de l'art» (p. 29) nous affirme, désabusé, le narrateur de *Tableaux maudits*.

Le roman, disons-le d'entrée de jeu, ne répond pas à nos questions. En fait, il ne raconte pas l'histoire de faussaires, mais celle d'un homme, Avraham Guntzberg, dont le métier consiste à débusquer le faux — à séparer le bon grain de l'ivraie.

Nous sommes à Paris et notre homme, un type taciturne et solitaire, écrit des livres et des articles sur la peinture. «Loué par plusieurs revues d'art, je suis rémunéré à la pige et, au fil des années, mes rares alliés vous le diront, j'ai pu acquérir une solide réputation dans le domaine. [...] J'enseigne aussi. Enfin, parfois.» (p. 10-11) Célibataire endurci, sans amis véritables, «sans attache particulière, sans frontière définie, sans famille ni religion, libre de toute contrainte, tel un nénuphar à la surface d'un marécage» (p. 12), c'est ainsi qu'il se décrit.

Il travaille aussi au Laboratoire d'expertise judiciaire, quai des Orfèvres, salle F10, « une grande salle pour les opérations à cœur ouvert avec, au centre, une table aux poignées chromées et quelques bassines en inox pour accoucher le mensonge. [...] Dans un tel endroit, le moindre interrogatoire se décante à travers une centaine de fioles aux noms imprononçables. » (p. 44) C'est là qu'il fait, si l'on peut dire, la connaissance d'un ange, le personnage d'une toile, une croûte plutôt, datant de la fin du XIX^e siècle. Un faux, bien entendu. Guntzberg, cédant à ses supplications, l'emporte avec lui. Cet ange deviendra son compagnon et son interlocuteur privilégié, une sorte d'assistant.

C'est ainsi qu'il lui apprend qu'une série de toiles et de dessins prêtés par un certain David Steinman, marchand d'art rescapé



PHILIPPE BENSIMON

des camps de la mort — la tragédie de l'Holocauste n'a pas fini d'inspirer les écrivains —, sont en réalité des faux. Des « monstres », précise l'ange. Guntzberg n'a aucun moyen de connaître la vérité, puisque Steinman s'est suicidé — mais s'agit-il vraiment d'un suicide? — deux semaines plus tôt en se jetant du haut de l'escalier de son immeuble. Il va quand même s'employer à la découvrir, et *Tableaux maudits* nous raconte cette quête, qui se transformera bientôt en cauchemar.

Bien que touffu et parfois obscur, *Tableaux maudits* est un roman très documenté, très noir aussi, au climat étrange, à l'écriture lyrique.

Philippe Bensimon a un doctorat en criminologie et il a déjà publié *Les faux en peinture*.

☆☆
Marie-Claude Gagnon, *Murmures d'eau*,
Montréal, Hurtubise HMH, coll. « AmÉrica », 2007, 134 p., 17,95 \$

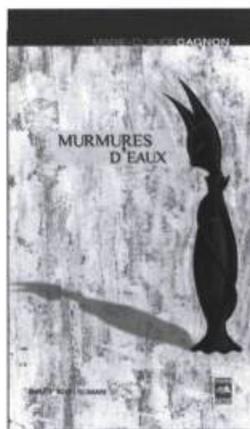
À la parfumerie

Murmures d'eau, c'est le nom de la parfumerie dont Irène est la propriétaire. Elle concocte des parfums qui ont pour nom *Falle à l'air*, *Sur le vif et Remorquage à vos frais* (de la collection Défense de stationner).

D'arrière la cloison vit un certain Fernand, présence invisible avec qui Irène fait la conversation, à qui elle lit des textes qu'elle a écrits. Sur la tristesse d'avoir perdu sa chatte Mercure, sur une liaison qui s'est terminée en queue de poisson avec une certaine Violetta, sur le désir, sur les hommes. Les textes se pré-



MARIE-CLAUDE GAGNON



sent parfois comme des listes : « Il y a ceux qui font rêver, le regard vague, planant sur des ailleurs [...]. Ceux qui ne se disent pas, les impossibles, ceux tordus, les mal entendus [...]. Les toujours coupables, perdants, non libres, ceux fuyants... » (p. 26) Fernand écoute et commente.

Et il y a le propriétaire de l'immeuble, Nicolas Loiseau, qui lui annonce son projet de reprendre l'espace commercial et de le transformer en lieu de rencontre pour un groupe sociopolitique. Et de se marier (avec qui?)

Il est ensuite question de chamanisme, des personnages comme Lynx et Blaureau font irruption dans la parfumerie — et dans le récit — et j'avoue qu'on perd un peu le fil d'une histoire pourtant plutôt bien commencée.

Il y a quelque chose d'escamoté, d'inachevé dans ce roman. Dommage. Mais l'écriture est dynamique, sensuelle — les passages sur les odeurs sont particulièrement réussis —, presque jubilatoire. L'auteure a du plaisir à écrire et cela se sent. On aurait toutefois souhaité plus de rigueur.

Malgré ses faiblesses, *Murmure d'eau* se révèle une lecture, somme toute, rafraîchissante.



ŒUVRES COMPLÈTES

LOUIS HÉMON

TOMES I, II ET III

Édition préparée, présentée et annotée par AURÉLIEN BOIVIN

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE CANADIENNE-FRANÇAISE

(SECONDE MOITIÉ DU XIX^e SIÈCLE)

GUY FRÉGault SOUS LA DIRECTION D'ANDRÉ LEFEBVRE†

Guérin

514-842-3481 www.guerin-editeur.qc.ca